

de la *débâcle nationale a menti* comme l'Empire ; que tous, excepté Trochu, ont été des fous, des imbéciles ou des fripons. Pauvre France ! livrée aux bêtes ! que de souffrances, que d'humiliations ! Pour nous, protégés entre tous ; nous sommes tous réunis et ; bien que très fatigués, amaigris et tristes, tous debout."

Mme Lavergne ne voulut point quitter Paris. C'est dire qu'elle épuisa la lie horrible du calice, qu'elle vit la honteuse guerre civile achever la ruine de Paris.

C'est pendant ces jours mauvais que le courage de l'admirable femme brilla du plus vif éclat. "J'avais tous mes poussins sous mes ailes, et je sentais en moi ce courage qui fait sauter une poule sur un aigle," dit-elle dans ses lettres. Celles qu'elle écrivit pendant la Commune ont un intérêt extraordinaire. Mais je n'ose appuyer sur ces tristesses, ni sur tant d'autres que Mme Lavergne ressentit profondément. Jusqu'à la fin elle souffrit avec cette intensité morale qui lui était propre, des choses de la politique. C'est pour s'arracher à d'accablantes pensées qu'elle écrivit ses légendes, ses contes purs et charmants.

"Que sont hélas ! les conversations du monde, écrivait-elle à sa religieuse. Médisances, radoterie, prophéties ridicules, théories vagues. Les grandes personnes ne valent pas les enfants et ceux-ci grandissent trop vite. Que ne puis-je aller, avec ton père dans un château désert, comme Chambord, et là évoquer les siècles passés, rêver d'art et bayer aux corneilles tout à mon aise. Je suis lasse des humains."

Mme Lavergne eut la douleur de voir mourir cette belle et angélique Lucie qu'elle avait si généreusement donnée à Dieu ; sa fille Marie, qui prit à Sion la place et le nom de sa sœur, fut aussi emportée à la fleur de l'âge.

Quelques jours après, Mme Lavergne écrivait au R. P. Babaz :

"Il est bien vrai que le bon Dieu m'a déjà pris cinq enfants, et chaque fois, le sacrifice fut plus pénible au cœur de leur mère. Le petit Claudius ne vécut que juste assez pour être baptisé. Rose-Marie passa du berceau à la tombe en moins de dix jours.

Louis mourut à dix mois, foudroyé par le croup, et si beau, qu'en le couchant dans son petit cercueil, il me semblait voir l'Enfant Jésus endormi dans sa crèche. Puis vint la grande épreuve, Lucie à vingt-sept ans... Je n'étais pas encore consolée ; neuf années n'avaient pas assez raffermi mon cœur pour qu'il me fût possible de relire ses lettres, possib'e même de m'occuper, étant seule, à des ouvrages manuels qui me laissaient trop penser à elle, et je lisais et j'écrivais toujours.

—La vocation de Marie me fit beaucoup pleurer, mais au bout de quelques mois, j'en louai Dieu en considérant combien elle était heureuse. J'espérais que cette douce lumière éclairerait mes derniers jours et je l'ai vue s'éteindre. En trois mois, jeunesse, santé, grâces charmantes, tout s'est effacé de ce cher visage, tout a disparu. L'âme restait ferme, sereine, joyeuse, et regardait, en souriant, s'écrouler sa prison terrestre. Elle est morte en priant à haute voix : elle venait de chanter. Pas une plainte sur elle-même ; une seule fois, il lui échappa de dire "Le martyr de man est bien long." Enfin, Dieu m'a pris ce qui était à Lui ; je le sais, je me sou mets, je le remercie du bonheur de mon enfant ; l'héroïque courage du pauvre père me montre l'exemple, mais il m'est permis de pleurer. D'abord, je n'ai pas fléchi. Le soldat, qui reçoit une balle, ne la sent qu'à peine déchirer sa chair, mais après...

Vous m'avez écrit comme me parlait le P. Milleriot, mon Père, et, si vous étiez resté à Paris, c'est à vos pieds que j'irais chercher cette soumission joyeuse aux ordres de Notre-Seigneur que Sainte-Thérèse voulait. Je rencontre aisément la bonté, la science et la piété. Et c'est de la force qu'il faut pour se tenir debout près de la tombe de ses enfants."

Le travail intellectuel lui fut d'un grand secours contre la tristesse ; mais jamais elle n'eut d'heures libres pour écrire. Elle en souffrait : "La chambre idéale que je voudrais dit-elle, et que selon toute apparence je n'habiterai jamais, est située tout en haut d'une vieille maison, fort loin des pièces où l'on cause, où l'on mange, où se remuent les écuelles.

Cette chambre a trois fenêtres, orientées, ou plutôt désorientées afin qu'aucune d'elles, ne soit privée, en toutes saisons, d'un rayon de soleil. Un vaste espace se découvre de ces fenêtres. La mer, le rivage, le ciel ; peu de maisons, et voilées par les arbres et les treilles rustiques.

A l'intérieur, rien de plus simple. Un lit étroit et dur, deux chaises, un grand fauteuil de paille, quatre tables brutes. Quelques rayons chargés de livres. Une vieille horloge, et, sur la cheminée, deux vases pour mettre des fleurs. Un sablier, au milieu, posé devant un crucifix. Sur ces tables, livres, plans et cartes, papiers et plumes, lettres et dessins, posés confusément. Pour tout luxe un tapis. Je hais le bruit de mes pas. Rien dans la chambre, qui, hors le dormier, rappelle les nécessités matérielles. Une lampe, un flambeau, simples comme ceux d'un moine. Silence profond. Porte close à tous, hors un seul."

Sa maladie fut longue et cruelle. Un mois avant sa mort, elle écrivait à son plus jeune fils :

"Quant à guérir, à languir ou à mourir, je me tiens dans un parfait abandon à la volonté de Dieu et ne veux rien refuser, ni demander. Fais donc tes affaires comme un "ancien" sans aucune inquiétude. Adieu, dragon chéri. Sois mon interprète auprès de ces bonnes dames qui veulent bien prier pour moi, qu'elles demandent pour moi l'entier abandon à la très adorable volonté de Dieu, et un abandon de première qualité, sans si, ni mais, ni réserve aucune, avec accompagnement de gaieté française."

M. Lavergne, en publiant la correspondance de sa mère a fait, je crois, au monde entier un riche présent. A nous, Canadiens, Julie Lavergne doit être particulièrement sympathique, car, pour employer une expression de M. Jules Lemaitre, elle avait l'âme "*vieille-France*."

LAURE CONAN.

Un monsieur disait à un de ses amis que, depuis des éternités, sa femme s'obstinait à se donner vingt-neuf ans.

—La mienne est plus raisonnable, répondit M. D..., j'ai fini par la décider à entrer dans la trentaine... Mais je n'ai jamais pu l'en faire sortir.